

[Illustration : « ÉGLISE SAINT-MELAINE A MORLAIX »]

XV

## MORLAIX

SOUS LE VIADUC. – LES LANCES DE TRÉGUIER. – RUELLES ET VENELLES  
FONTAINE DES CARMÉLITES.  
LES JACOBINS. – MAISONS A LANTERNES  
ESCALIERS ET PONTS D'ALLÉES EN BOIS SCULPTÉ  
LE PAVÉ ET LA GRANDE-RUE. – VISITES ROYALES ET AUTRES

Une des plus pittoresques situations de ville qui se puisse rêver dans le plus accidenté et le plus charmant des paysages, une des plus curieuses, des plus intéressantes cités de Bretagne, ayant encore, malgré la malfaisante manie de transformations inutiles, gardé de grands restes de sa physionomie d'autrefois, séduisante encore par les nombreuses traces d'une beauté très personnelle et très étrange, par tout ce que le temps a çà et là par hasard ajouté, par ses vieux souvenirs, par son antique Grande-Rue intacte encore et par ses venelles fantastiques, par les particularités d'architecture intérieure de ses vieilles maisons, par sa rivière coulant entre les collines escarpées qu'escaladent les ruelles et les jardins, et par le gigantesque viaduc chevauchant les vieux toits d'une colline à [150] l'autre, enjambant la rivière et les mâts des navires, et lançant vertigineusement dans l'espace ses aériennes locomotives par-dessus les pignons gothiques, par-dessus le clocher de Saint-Mélaine, telle est la cité de Morlaix, étrange, pittoresque et gracieuse, la perle du pays de Léon.

Superbe est le coup d'œil quand on débouche soudain sur l'immense balcon courant par-dessus la ville, avec la perspective de la vallée qui se creuse, l'étalement des toits dans le fond sur la rivière et leur escalade désordonnée au flanc des collines.

Dans cette vallée profondément encaissée par d'autres vallées, fissures irrégulières entre les collines escarpées, se glissent, filent et se rejoignent deux rivières, le Jarlot et le Queffleut, formant ensuite le Dossen ou la rivière de Morlaix, qui s'en va trouver, à une dizaine de kilomètres, la grande mer, dans la rade ouverte entre la pointe de Roscoff et Saint-Jean-du-Doigt, gardée au milieu par le vieux château du Taureau, sentinelle avancée du port de Morlaix.

La topographie de Morlaix, serrée sur la marge étroite de sa rivière et sur les pentes de ses collines est tout à fait bizarre, mais grâce à cette bizarrerie, les perspectives les plus inattendues surgissent à chaque pas et si l'on s'embrouille d'abord quelque peu dans le dédale des ruelles, on a de jolies trouvailles et surprises pour récompense de tous les tours et détours.

Une vue d'ensemble d'abord. Si d'en haut l'aspect de la ville dégringolant en débandade, en un pêle-mêle de toits, de haut pignons, de jardins étagés est d'un pittoresque savoureux, les aspects d'en bas ne sont pas moins grandioses et surprenants. Pour descendre du sommet de la colline au Morlaix d'en bas, on a le choix entre les raides venelles en glissades ou en escaliers et de longues voies tournantes, sur le pavé pointu desquelles retentissent à certaines heures, avec un bruit de cascade qui s'écoule, les sabots des Morlaisiennes, car Morlaix avec 15,000 habitants seulement trouve le moyen, par ses établissements industriels, sa manufacture des tabacs, son commerce, d'être une ville très animée et très remuante.

En bas, c'est, en travers devant le viaduc, une grande place avec l'hôtel de ville dans le fond, grand bâtiment moderne qui regarde vers la mer. Une autre grande place s'ouvre derrière

l'hôtel de ville. C'est ici le centre de la vieille ville ; en face, dans l'encaissement entre les deux collines, commence la rue du Pavé, la célèbre voie du Pavé de Morlaix au bout de laquelle la Grande-Rue, large comme un corridor, se faufile entre deux lignes de hautes maisons.

On va par là aux halles, pour lesquelles on a pratiqué violemment une large brèche dans le quartier extrêmement intéressant de la rue des Prêtres et de la rue des Nobles. Le Jarlot, qui n'est pas encore devenu la large rivière canalisée portant les navires à la mer, circule à travers les maisons serrées, l'église Saint-[151]Mathieu montre sa grosse tour. Sur le côté, s'aperçoit bientôt une autre église, celle du couvent des Jacobins devenue le musée. Et partout de pittoresques ouvertures de rues, des pignons chargés de sculptures, de grands fenestrages de charpente artistement taillés, des étages surplombants posés sur des lignes de bons saints de bois très finement sculptés, des façades plaquées d'ardoises, et partout quelque note artistique ou quelque superbe coin de décor, partout d'antiques façades offrant quelque particularité curieuse, ou des blocs de maisons étranges et des rues étrangement enchevêtrées sur quelque carrefour hardiment dessiné.

Et des venelles escaladant les collines de droite ou de gauche avec leurs maisons qui semblent fraternellement se soutenir et s'épauler l'une l'autre pour se hisser à l'assaut, des ruelles filant de palier en palier entre de longs murs de jardins en pente, et de vieux couvents sur les hauteurs, sous la verdure des grands arbres...

Morlaix, serré dans le fond de son vallon ou éparpillé en amphithéâtre sur les pentes, abonde aussi en petits coins d'un pittoresque charmant et varié, des morceaux de paysage agreste, jardinets suspendus au flanc des collines, vieux logis cachés dans les arbres, gais et remuants panaches de verdure à deux pas des ruelles sombres et grouillantes où le moyen âge semble vivre encore, des maisons vénérables, mais robustes toujours, où les siècles de jadis semblent s'être tapis pour ne pas finir, à deux pas des rues des bourgeois riches et des nobles d'autrefois, aux murs solides, aux grandes maisons écussonnées montrant parfois des pointes de tourelles au fond des cours, à deux pas des maisons du commerce de jadis, dans la Grande-Rue, des antiques boutiques aménagées encore à la mode du XV<sup>e</sup> siècle.

Et toujours, quand on lève la tête, par-dessus tous les pignons aigus, par-dessus les grands toits hérissés de hautes cheminées, le grand viaduc découpe en haut sur le bleu son double étage d'arches blanches, tandis que par-dessus le XV<sup>e</sup> siècle étalé dans le bas, le XIX<sup>e</sup> siècle fumant et bouillonnant passe, dans ses files de wagons lancés à toute vapeur.

Sous le viaduc même, devant l'hôtel de ville, commence le port de Morlaix, ou plutôt finit le grand fjord par lequel les navires remontent jusqu'à la vieille cité si bien abritée. C'est naturellement le côté le plus moderne de la ville par tous les magasins, les maisons neuves, toutes les constructions maritimes élevées sur le bassin à flot, mais il reste, sur le quai de la rive droite, au milieu de ces modernités, une file d'antiques bâtisses formant un bloc de vieux pignons noircis et patinés par les ans, un petit bataillon carré complètement entouré, cerné et attaqué. Ce sont les dernières maisons à porches dites les *lances* ou les piliers de Tréguier, du vieux quai de Tréguier, quartier qui dépendait de l'évêché de Tréguier, tandis que l'autre rive était de Léon.

[152] Ces maisons à pignons arborés, renversées en arrière avec un air de solidité qui défie le temps, reposent sur de massifs piliers laissant un profond abri sous les façades. Le colossal viaduc passe sur leurs toits, à soixante mètres au-dessus du quai et projette sur une longueur

de 300 mètres deux étages d'arches, la [Illustration : « UNE FAÇADE DE LA GRANDE-RUE »] ligne d'en bas moins longue, largement assise, et une seconde de quatorze arches légères.

Tout près des Lances de Tréguier, mais de l'autre côté des arches, est située à mi-côté l'église Saint-Mélaine ; l'effet est joli de la grande place qui se développe, irrégulièrement au pied du viaduc ; ainsi, par une ruelle ouverte entre les vieux toits comme il en pointe çà et là parmi les combles réguliers des maisons neuves, l'église apparaît de profil sur un palier de la montée.

Saint-Mélaine est une église refaite en partie, mais assez intéressante : si d'en bas son clocher produit un effet original, d'en haut, du palier sur lequel elle est construite, l'effet n'est pas moins bon, et l'on peut dire que l'ensemble, les toits en contre-bas, les bâtiments anciens qui l'entourent, le grand pavillon carré à tourelle, les fenêtres du XVI<sup>e</sup> siècle, puis le clocher et sa petite flèche au-dessus d'un vieux porche, toute l'église et ses entours enfin, s'arrangent bien par leurs lignes heurtées, avec le viaduc aux belles ouvertures en arrière. Un viaduc peut-[153] [Illustration : « INTÉRIEUR DE MAISON A MORLAIX »]il donc être beau dans le sens artistique du mot ? Certainement lorsqu'il combine ses lignes avec un superbe paysage, avec une belle et pittoresque ville, comme c'est le cas pour Morlaix, qui réunit les deux conditions.

Saint-Mélaine, ancien prieuré de Saint-Melaine de Rennes, date de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une inscription au-dessus du porche le dit : « *L'an mil quatre centz quatre-vingt-neuf fut comancée ceste église de par Dieu.* » Le porche est joli ; au fond de sa voussure s'accroche au trumeau des portes intérieures en belles boiseries sculptées, un très cu-[ Illustration : « ANCIENNE PORTE DES VIGNES A MORLAIX »]rieux bénitier taillé comme une petite tourelle à fenêtres ajourées et surmonté d'une statue de la Vierge.

L'intérieur voûté en bois montre quelques figures de moines grotesques sculptées aux sablières du commencement de la nef. Les fonds baptismaux forment un véritable petit édifice de chêne sculpté ; au-dessus de la cuve, quatre colonnes corinthiennes supportent un étage en arcades abritant des statuette et couronné par un dôme.

[154] La rue Saint-Mélaine, qui court sur le flanc du coteau derrière l'église, aligne ses deux rangées de vieux pignons non transformés, coupées de ses corridors-ruelles en pente, parfois si étranges. La courte *Venelle au Son* est typique avec ses maisons renversées en arrière et ses grands pignons posés sur de robustes murs latéraux. L'une de ces ruelles escaladant la colline sur les détours et rampes conduit à la chapelle Notre-Dame de la Fontaine, dépendant d'un couvent de Carmélites, petite chapelle sans architecture, mais à côté de laquelle, dans un enfoncement de murailles, subsiste un morceau charmant des ruines de la chapelle gothique primitive.

C'est un pignon découronné tout garni de végétation, piqué de broussailles et de fleurs poussées entre les pierres, un fond de muraille rempli par une superbe arcature inscrite dans une large ogive surbaissée et par une jolie rosace étoilée. Une statue de la Vierge derrière un grillage occupe la niche du milieu de l'arcature et, dans le bas, sur le côté, sous l'abri d'une sorte de porche à demi enterré, jaillit la source miraculeuse qui a donné son nom à la chapelle.

Un peu plus loin, en descendant par d'autres ruelles, on rencontre l'ancienne porte des Vignes. Ce qui reste n'est pas considérable, un simple fragment de mur, quelques pierres seulement, mais ce fragment se relie à un groupe de maisons curieuses au pied d'une

tourelle frettée d'ardoises arrangées en losanges, devant l'ancien couvent des Dominicains ou des Jacobins, où logèrent à leur passage à Morlaix la reine Anne de Bretagne et ensuite Marie Stuart venant épouser le dauphin François, - où se réunirent plusieurs fois jusqu'au siècle dernier les Etats de Bretagne et où vécut le moine Albert le Grand, qui écrivit la légende dorée armoricaine, les « *Vies, gestes, morts et miracles des saints de Bretagne* ».

Les bâtiments de ce couvent aux brillants souvenirs sont aujourd'hui transformés en caserne et son église fut trop longtemps écurie et magasin à fourrages ; elle a par bonheur reçu récemment une meilleure destination, elle est devenue musée municipal et bibliothèque.

Cette antique église d'un couvent célèbre fondé au XIII<sup>e</sup> siècle à la demande des Morlaisiens, embelli et enrichi à l'envi par les ducs et par les bourgeois, présente devant la porte des Vignes sur une place en pente, le large pignon du chevet éclairé par une immense fenêtre à magnifique rosace du XV<sup>e</sup> siècle.

L'église Saint-Mathieu, dans un quartier de petites maisons surplombantes, est laide extérieurement avec sa lourde tour du XVI<sup>e</sup> siècle et moins que jolie à l'intérieur avec ses colonnes doriques portant les voûtes.

Morlaix a possédé jadis, jusqu'au commencement de notre siècle, une autre église célèbre, paraît-il, pour les merveilles de son architecture, pour la beauté de son portail, pour son clocher rival de celui du Kreisker et Saint-Pol de Léon.[155] C'était Notre-Dame du Mur fondée par le duc Jean II au pied du château ducal de Morlaix. Vendue à la Révolution, cette pauvre église a péri quelques années après, victime d'un accès de vanda-  
[Illustration : « MAISON DE LA DUCHESSE ANNE A MORLAIX »]lisme et le merveilleux clocher a été barbaquement jeté bas.

Le château, bâti sur le promontoire entre les deux rivières, le donjon ducal, que rappellent seulement quelques noms de rues, - comme la Venelle du château, et la rue du Mur, - n'existe plus depuis Henri IV. A la fin des guerres de la Ligue, Morlaix, qui avait tenu longtemps pour le duc de Mercœur, ayant été surprise ou ayant volontairement laissé surprendre la porte des Vignes par les troupes royales, le maréchal d'Aumont avait immédiatement ouvert le feu contre le château qui tint courageusement pendant vingt-quatre jours et ne se rendit que largement éventré et ébréché. La démolition, commencée par le canon, fut achevée peu après. Quant aux rempart de la ville, on en peut voir quelques restes en montant à la belle colline chargée de grands arbres qui porte maintenant l'hospice bâti au siècle dernier.

Voici par exemple, sans parler d'autres monuments détruits de nos jours, de la tour d'Argent, qui fut atelier des monnaies des ducs, de la maison de ville du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle remplacée par l'hôtel de ville actuel, voici d'autres brèches et d'autres démolitions, modernes celles-ci et non point opérées par des canonnades :

[156] La rue du Pavé, on disait simplement le Pavé de Morlaix, était fameuse ; toutes les vues de Morlaix datant de trente ou quarante ans nous montrent l'entrée du Pavé, avec ses décoratives façades artistement travaillées, ses pignons sculptés du haut en bas, et toute la ribambelle de statues dévotes ou plaisantes, accrochées sous l'avancée de chaque étage jusque sous le toit. Rien de tout cela [Illustration : « CHEMINÉE DE LA MAISON DE LA DUCHESSE ANNE »] n'existe plus, et pourtant toutes les maisons du Pavé sont encore là. De toute l'ornementation des façades, de toute cette artistiques parure inventée par le goût des

Morlaisiens d'antan, il ne subsiste, aux deux coins du Pavé, qu'un joueur de biniou en face d'un autre bonhomme comique, deux figures de bois qui faisaient très bien jadis dans l'ensemble, mais qui sont ridicules aujourd'hui toutes seules, plaquées sur l'angle d'une façade ratisée à la moderne, au-dessus d'un magasin à reluisante devanture.

Sur toute la ligne, les maisons du Pavé ont été traitées de la même façon, épluchées comme des légumes, si l'on peut dire, et leur épiderme artistique a été si bien gratté qu'il n'en reste plus trace.

Dans la rue des Nobles, qui a perdu, je crois, jusqu'à son nom, on a démoli surtout. Là, tout un morceau de la rue a disparu pour faire de la place à un [157] marché couvert. En face de ce marché, se dresse un groupe superbe de hautes et [Illustration : « GRANDE-RUE A MORLAIX »] larges maisons, d'une puissante carrure, plantées sur le carrefour de la Venelle [158] au Pâté. Ce sont de vieux pignons du XVI<sup>e</sup> siècle, sur un rez-de-chaussée de pierres, dont la porte et la grande fenêtre d'état sont encadrées de fortes moulures, ce sont larges encorbellements sculptés et grandes statuette religieuses mutilées à une époque quelconque, garnissant le coin de la Venelle au Pâté.

Elle est extrêmement colorée cette entrée de venelle, avec ses tournants sombres et les grands pignons aux énormes surplombs. Tout ce quartier, malgré les brèches, est encore plein d'un pittoresque persistant. Un des types les plus complets de ces belles façades ornées se trouve rue des Nobles, en contre-haut sur le côté des Halles. C'est la maison dite de la Reine-Anne. Deux étages et un pignon sur un rez-de-chaussée de pierres élégamment moulurées comme toutes les vieilles maisons de Morlaix ; aux étages de longues rangées de fenêtres rapprochées et non éparpillées, séparées par des colonnettes, c'est-à-dire un fenestrage continu, ouvrant en-dehors et des statuette sous les grosses poutres.

L'intérieur est non moins riche et il est beaucoup plus curieux. Une particularité architecturale, une originalité des anciennes maisons de Morlaix, c'est l'espèce de cour centrale, couverte par le toit, la *lanterne*, ainsi qu'on l'appelle à Morlaix, réservée au centre de la maison pour l'escalier et les couloirs de paliers des étages. La maison de la Reine-Anne est une maison à lanterne, la plus belle peut-être, sinon la plus soignée, car elle a eu des hauts et des bas, surtout des bas ; on lui fait sa toilette actuellement, toutes les sculptures sont intactes, mais je viens de les voir couvertes d'une épaisse et noire couche de poussière accumulée, avec des toiles d'araignées dans tous les angles ou pendant des hamacs poudreux sous toutes les poutres.

La lanterne ici ne commence qu'au premier étage, sans doute à cause d'un plafond ajouté ; elle monte jusqu'au toit qui s'éclaire par de grands châssis.

L'escalier, dans un angle, tourne autour d'un noyau central ; une colonne de bois sculpté monte jusqu'au toit entre les paliers où l'escalier se divise en deux, pour desservir d'un côté les logements de face, et gagner de l'autre côté les logements du fond par des balcons de bois plein, ornés de ces beaux panneaux dits « à serviettes ou parchemins déroulés ». Le pilier central est admirablement sculpté et fouillé du haut en bas, garni de dais fleurrés, de chapiteaux à personnages tenant des écussons, de saints ou d'évêques dans de jolies niches à chaque balcon, et il se termine en pleine lumière, mais sous un épais vêtement de poussière, sous les grands châssis de la couverture, par une statuette de saint Michel au-dessus d'un saint Christophe, je crois.

Un deuxième pilier sur le côté soutient le commencement du balcon ou *pont d'allée* ; il est moins décoré, mais porte aussi quelques blasons ; à l'autre extrémité du balcon quelques figurines grotesques garnissent le mur. La maison [159] possède aussi en bas une belle cheminée de pierre à large manteau orné d'un cordon de sculptures.

Ce beau spécimen des riches maisons du Morlaix d'autrefois a bien failli [Illustration : « LA VENELLE AU SON A MORLAIX »] disparaître ; on avait décrété sa démolition parce qu'elle commet le crime d'avancer de quelques cinquante centimètres sur l'alignement imposé, il a fallu pour la sauver la croix et la bannière et le cri d'indignation des archéologues.

La *Grande-Rue* heureusement n'a pas été touchée encore, elle est restée telle [160] que jadis au temps du Morlaix serré dans son corset de remparts. Elle est fort étroite, mais quelle étonnante ligne de pignons se profile, les uns portant tous leurs étages en avant pour conquérir de la place, les autres se renversant en [Illustration : « SOMMET D'ESCALIER, GRANDE-RUE »] arrière comme pour éviter l'accolade que leur offrent leurs voisins de face. Certes, l'air et la lumière y pénètrent parcimonieusement, mais l'étroitesse du vallon, le manque d'espace dans la ville close de murailles imposaient cette économie de terrain.

La Grande-Rue du côté du Pavé, commençant par un grand pignon de biais, se dessine tout à fait bien. Les rez-de-chaussée sous le demi-jour qui règne en bas sont largement ouverts entre les piliers de pierre, soubassement de la maison ; ce sont les vieilles boutiques de jadis n'ayant subi aucun changement, marchandises et denrées disposées sur l'*étal* de pierre, formant ainsi une espèce de comptoir sur la rue. Les fenêtres à petits carreaux mises de côté, le fond du magasin s'estompe dans un rembranesque clair-obscur, des couloirs s'enfoncent dans l'ombre par de belles portes de pierre jaune aux moulures rongées.

En haut, ce sont toujours des poutres et des poteaux sculptés, de grandes lignes de fenêtres à colonnettes, et des statuettes çà et là, comme à la façade très curieusement ouvragée de l'hôtel des Voyageurs. S'il y a dans cette Grande-Rue beaucoup à voir extérieurement, il y aurait intérieurement bien des détails intéressants à récolter de maison en maison. Le n° 13, particulièrement, est un superbe échantillon de maisons à lanterne. Avec la maison de la Reine-Anne, rue des Nobles, et une autre près de la Venelle au Son, bien moins riche et fortement abîmée, d'une très pittoresque vétusté avec ses sculptures usées ou vermiculées et son escalier délabré, cela fait trois aspects de *lanternes* bien différentes.

Ici Grande-Rue n° 13, c'est la maison bien conservée et bien entretenue, la lanterne intérieure soignée, en parfait état, intacte et brillante comme en ses beaux jours. Sur la rue, c'est un magasin de marchand drapier ; derrière le [161] [Illustration : « FONTAINE DES CARMÉLITES A MORLAIX »] magasin, au centre de la [Illustration : « MORLAIX, INTÉRIEUR D'UNE MAISON A LANTERNE » - Maison dite de la duchesse Anne] maison, au bout du couloir donnant sur la rue, la *lanterne* s'ouvre jusqu'au toit, formant grande salle en bas garnie sur une face de trois étages de galeries, avec l'escalier dans un angle, le tout bien éclairé par les larges vitrages du toit.

La lanterne en bas est salle à manger-cuisine ; une énorme cheminée à grand manteau monte sur le côté avec la gaîté de tous les cuivres accrochés au mur et recevant d'en haut de vives touches de lumière. En face, le côté de l'escalier et des balcons, c'est le triomphe du bois sculpté, du chêne luisant travaillé par des ciseaux d'artistes, du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Cette face de la lanterne forme quelque chose comme un immense meuble montant jusqu'au toit et comprenant buffet, clôture de petit réduit, poteau d'escalier et galeries superposées. Le dessous de la première galerie est entièrement fermé, d'abord par un beau vaissellier de style Renaissance [162] et ensuite par une ravissante claire-voie gothique composée de petits panneaux ajourés d'une délicatesse inouïe, se raccordant avec l'escalier. Ce dessous d'escalier derrière cette petite merveille de clôture à jour, sert tout prosaïquement de laverie pour la vaisselle.

Le pilier d'escalier n'a pas, depuis la base jusqu'à la statuette formant la pointe sous le toit, un centimètre carré qui ne soit ciselé avec un art et un goût merveilleux. Des statuettes charmantes de la Vierge, des anges et des saints, des figures d'un bon style aux draperies bien fouillées, s'accrochent à ce pilier dans des niches à petites colonnettes, recouvertes de jolis dais gothiques très ornementés ; les balustrades des galeries droites ou *ponts d'allées* et les balcons de l'escalier tournant dans l'angle de la lanterne, sont divisées en panneaux à serviettes, avec des petites colonnettes et d'autres ornements à l'entrée des paliers.

Tout l'ensemble est admirablement conservé et parfaitement entretenu. On voit mieux ici que dans la rue des Nobles la belle disposition des *lanternes* morlaises, on en admire l'idée et l'on comprend quel charme cette immense salle ouverte à travers quatre ou cinq étages, recevant la lumière à flots par le toit, devait donner aux maisons bâties sur les rues forcément étroites de jadis. Dans les chambres sur la rue, aux étages supérieurs, ces maisons, par leurs grands fenestragés découpant toute la façade, trouvaient encore la lumière et le soleil, mais le centre des constructions derrière les pièces de façade eût été voué au demi-jour ou, à l'obscurité sans l'invention de ces lanternes.

Ce qu'il faut admirer surtout, c'est l'ingéniosité de ces vieilles constructions, l'adresse avec laquelle on se tirait des difficultés, et l'art avec lequel on a décoré cette pièce centrale de la maison. Voici donc comment, vers 1500, les riches marchands décoraient leurs demeures, car ici, dans la Grande-Rue, la maison a certainement toujours été maison de commerçants.

On ne peut nier que de l'humble petit bourg à la grande cité ducale ou royale, il y avait autrefois comme une atmosphère d'art, si bien que la poutre de la chaumière, la porte du logis bourgeois encadrée de figures tirées de la *Vie des Saints* ou des *Fabliaux satiriques*, étaient, tout comme le beffroi communal du parloir aux bourgeois, comme la façade du palais épiscopal ou la cour d'honneur du puissant castel, imprégnées du même goût et du même esprit et communiaient dans la même fraternité artistique.

L'art, qui était partout jadis, s'est aujourd'hui resserré et concentré dans de rares monuments, ou bien se réserve pour les musées ou les galeries. Prenons une de ces villes poussées en notre siècle ou une cité triturée par les modernisateurs à outrance. Sur tout l'espace occupé par ses trois ou quatre mille maisons, dans tout l'ensemble qui peut-être a coûté cent cinquante ou deux cents millions, il y aura intrinsèquement moins d'art que dans telle petite toile accrochée au mur de l'une [163] de ces plates maison ; il aura été dépensé moins de goût pour élever et dresser l'immense tas de pierres blanches, l'importante cité tout entière, que pour construire en quelque petite ville tel petit vieil hôtel d'autrefois, telle modeste demeure de marchands de jadis.

Il semble que notre siècle, si extraordinairement rempli, au cerveau si bouillonnant, à l'existence si prodigieusement occupée, ait exprès voulu pour ses demeures quelque chose de gris, de neutre et d'effacé, la maison uniforme qui se voit partout et qu'on ne regarde pas, de même que pour le costume, dédaignant tout ce qui pouvait paraître recherche de

goût, étalage de couleur ou de somptuosité, il a revêtu un uniforme gris et terne qui se passe rapidement et ne prend pas aux affaires une minute de plus qu'il ne faut.

Les maison à lanternes si joliment ornées disent bien aussi la richesse de Morlaix au moyen âge, l'opulence de sa bourgeoisie et l'importance de son commerce malgré toutes les traverses que la ville avait, comme tant d'autres, subies aux époques troublées, pendant les vingt-trois années de guerre entre Montfort et Blois où elle fut plusieurs fois prise et reprise, et ensuite après le triomphe de Montfort, lors des discussions avec le duc Jean IV à cause de la garnison d'Anglais auxiliaires que le duc lui avait imposée.

Fatigués de souffrir les exactions de cette garnison, les Morlaisiens se fâchèrent et chassèrent les Anglais, mais ils subirent pour cette petite rébellion une punition terrible. Le duc furieux attendit l'occasion et tomba tout à coup sur eux avec une armée. Bien qu'en signe de soumission les Morlaisiens eussent eux-mêmes abattu leurs portes, le duc entra en ville au milieu d'une population agenouillée, dressa cinquante gibets sur les murs du château et pendit impitoyablement cinquante bourgeois.

Un siècle et demi de tranquillité fit oublier les malheurs passés et le vaisseau de Morlaix, la nef aux voiles d'argent semées d'hermines de son blason, vogua dans les eaux de la prospérité. C'est alors que le négoce, l'industrie, le grand trafic par mer avec l'étranger amenèrent dans les coffres des bourgeois de Morlaix les richesses qui devaient tenter plus tard les pillards ennemis, mais qui en attendant, leur permettaient de construire et d'*adorner*, pour la plus grande satisfaction des yeux, les beaux logis sculptés du haut en bas des pignons, leur permettaient d'entretenir une garde bourgeoise d'arbalétriers et coulevriniers et de recevoir avec magnificence deux visites royales, en 1506 celle de la Reine Anne, la reine de France, qui était toujours pour eux la duchesse Anne, et à qui la municipalité offrit à son entrée solennelle, par la porte Notre-Dame, un petit navire d'or et une hermine vivante, l'hermine de Bretagne, - en 1518 la visite de François I<sup>er</sup> reçu avec non moins de faste et de magnificence.

Quatre années après, en 1522, autre visite. Henri VIII d'Angleterre, étant entré [164] depuis deux mois dans la coalition contre la France, une catastrophe allait fondre [Illustration : « RUE DES LAVOIRS A MORLAIX »] sur Morlaix qui avait jadis subi tant d'avaries de la part des Anglais alliés de Montfort. Dans une des anses de la côte se glissa sans être signalée une flottille de corsaires anglais lancés sur la riche cité bretonne par Henri VIII, qui se souvenait peut-être du grand navire morlaisien, *la Cordelière*, et de son capitaine, Hervé Primauguet incendiant dans un combat mémorable le vaisseau amiral anglais *la Régente* et sautant avec lui.

Un traître, l'officier commandant le château de Morlaix, avait prévenu les Anglais qu'ils ne devaient pas redouter grande résistance de la ville dégarnie, toute la gentilhommerie du pays, tout ce qui portait lance et cuirasse à Morlaix et aux environs étant parti pour une grande *montre* ou revue à Guingamp. Les forbans débarqués pénétrèrent par une nuit de juillet jusqu'au vallon où la ville dormait en toute tranquillité et sécurité derrière ses murailles, et pendant que le gros de la troupe restait tapi dans un bois, quelques hommes déguisés entraient dans le château ouvert par le traître.

A minuit, toute la bande se précipita sur la ville, enfonçant les portes et commençant le pillage. Les bourgeois effarés couraient éperdus à la lueur des maisons [165] incendiées par les pillards. Nulle défense ne s'organisait, Morlaix eut pourtant, comme jadis Tréguier, son Geoffroy de Montbray ; un prêtre de Notre-Dame du Mur arquebusa quelque temps les



forbans des fenêtres de son église et se défendit jusqu'à la mort. Une femme aussi se montra héroïque. Elle fut la Jeanne Hachette de Morlaix, mais, hélas ! une Jeanne Hachette malheureuse. Cette héroïne était une simple servante de la Grande-Rue qui défendit à elle seule la maison de ses maîtres et fit payer cher leur agression aux Anglais acharnés en foule au pillage des logis des riches marchands.

Aux premiers bruits de l'attaque, la brave servante leva dans le couloir de la maison une trappe donnant sur un canal voûté où passait la rivière, et elle attendit. Quand les forbans après à la curée, se bousculant les uns les autres, se précipitèrent dans la maison, quelles chutes dans le trou noir, quels cris et quels juréments bientôt étouffés ! Près de quatre-vingt pillards se noyèrent ainsi, raconte la chronique, mais enfin les autres trouvèrent le moyen de pénétrer dans la maison, et la chambrière, poursuivie d'étage en étage, fut saisie dans le grenier et précipitée par une lucarne sur le pavé.

Cependant, après une nuit et un jour remplis par toutes les horreurs d'une mise à sac complète, l'hôtel de ville avec bien d'autres édifices et maisons flambant en immense brasier, les Anglais entassèrent leur butin sur des charrettes et ramassèrent tous les riches et notables habitants qu'ils avaient pu saisir comme prisonniers bons à mettre à rançon. L'heure du départ était venue. Les paysans des environs ayant barré la rivière, leurs navires ne pouvaient venir les chercher, il fallait les rallier par terre sans perdre de temps, car les gens d'armes de la revue de Guingamp prévenus pouvaient leur couper la retraite.

La plus grosse partie de la troupe eut le temps de se rembarquer avec le butin et les prisonniers ; les gentilshommes accourus à bride abattue, réunis aux paysans, tous affamés de vengeance, ne purent atteindre qu'une bande de retardataires ivres encore de tous les excès commis en ville, cinq ou six cents pillards qui furent tous massacrés dans un bois, près d'une fontaine appelée encore aujourd'hui fontaine aux Anglais.

La ville dévastée, dépeuplée de ses riches bourgeois captifs des corsaires, eut de la peine à se remettre de cette nuit terrible, mais enfin elle rétablit son commerce source de sa richesse, et pour se préserver de toute nouvelle entreprise de piraterie, elle réorganisa ses milices et ses gardes bourgeoises, multiplia les postes vigies sur la côte et enfin construisit en rade, en travers de sa rivière, le château du Taureau, forteresse absolument municipale et gouvernée par la ville, bien pourvue d'artillerie, occupée par trente hommes avec trois dogues lâchés la nuit sur le rocher.

[166]« *S'ils te mordent, mords-les,* » dit la devise adoptée alors pour ses armes par la ville bien résolue à ne plus se laisser surprendre.

La rivière de Morlaix, formant le riant petit port où se reflètent les pignons et les derniers porches des *Lances* de Tréguier et les doubles arches du viaduc, cette rivière si calme avec ses navires mouillés sous les verdure, - grande artère par où remontent jusqu'à Morlaix, les flots, la vie et le commerce des Océans, cette rivière que la grande nef, première aïeule de nos frégates de guerre, *la Cordelière* portant cent hommes d'équipage et cent canons, descendit jadis en sortant de son chantier et que remontèrent peu après, pour se ruer sur la ville, les corsaires Anglais, - amena en août 1548 une autre visite au vieux Morlaix.

C'était Marie Stuart, toute petite fille, venant vivre à la cour de France pour épouser le dauphin François. Une escadre française qui était allé jeter sur les côtes d'Ecosse six mille soldats français pour la lutte contre l'Angleterre, y avait en échange pris la jeune princesse, et le vaisseau qui la portait, séparé de la flotte par la tempête, venait de la débarquer à

Roscoff. La petite Marie d'Ecosse, destinée à une vie si agitée et à si cruel destin, fut logée au couvent des Dominicains. Comme elle venait à son entrée d'assister à un *Te Deum* à Notre-Dame du Mur, et que son cortège passait la porte de la prison, le pont se rompit jetant une partie du cortège à l'eau.

C'est alors que les gentilshommes d'Ecosse, émus de l'accident, dégainèrent leurs claymores en criant à la trahison et que le sire de Rohan en les calmant, cria ce mot célèbre : « Jamais Breton ne fit trahison ! » On avait eu plus de peur que de mal, on se remit vite, mais le séjour de Marie Stuart en France commençait mal.

Le Morlaix si pittoresque, si ornémenté jadis, la ville si décorative étagée sur les pentes de ses collines a été fortement arrangée ou dérangée ; que de pertes subies, que de coups de pioche à travers toutes les belles vieilles rues hérissées de pignons ; combien de changements apportés au reste par le goût excessif de notre époque pour une froide régularité, et néanmoins combien de belles choses encore dans cet étonnant paysage de toits dominés par le grand viaduc, que d'aspects intéressants et de coins de haute couleur et de forte originalité !

Laissons le *Pavé* banalisé à part et fouillons un peu les ruelles du centre ; c'est un curieux tableau que la rue des Lavoirs qui dresse sur la rivière ses hauts pignons soutenus par de gros murs en contreforts, avec les laveuses morlaisiennes tournant le dos à l'eau courante, lavant debout sur un encaissement de granit. Voyons un peu en détail toutes ces antiques maisons revêtues en haut d'ardoises losangées, montrant sur la rue des portes de couloir, des panneaux à serviettes, rongés, usés et rafistolés, avec des pièces et des morceaux en travers des sculptures, et dans ces couloirs des départs de vieux escaliers abîmés et vermoulus ; suivons [167] les venelles grimpantes qui commencent par des boutiquettes sombres ou des cabarets et finissent dans les chants d'oiseaux, par des petits chemins sous les arbres d'où l'on plonge par-dessus les toits dans le fond des cours, aux vieux murs cahotants couleur de sépia et coupés de bouts de jardins où se balancent de hauts panaches de verdure.

Sous la colline qui porte l'église Saint-Martin peu intéressante et la gare attachant le vieux Morlaix d'en bas au siècle qui passe haletant et soufflant là-haut sur ses locomotives, au bas de la montée, un nom de Morlaisien célèbre, au coin d'une place, arrête le regard, un nom de littérateur qu'on est heureux de saluer en passant, le nom d'Emile Souvestre, qui fit connaître à la grande patrie la Bretagne, ses mœurs et ses traditions, et qui la fit aimer.

[Illustration : « SOUS LE VIADUC »]

ROBIDA ALBERT, *La vieille France – Bretagne*, Paris, La Librairie illustrée, 1891, cf. p. 149-167.